

NATIONS UNIES
CONSEIL
DE SECURITE



Distr.
GENERALE

S/9607*
19 janvier 1970
FRANCAIS
ORIGINAL : ANGLAIS

LETTRE DATEE DU 16 JANVIER 1970, ADRESSEE AU SECRETAIRE GENERAL
PAR LE REPRESENTANT PERMANENT DE LA JORDANIE AUPRES DE L'ORGANISATION
DES NATIONS UNIES

Comme suite à la lettre datée du 2 janvier 1970 (S/9589), que j'ai adressée au Président du Conseil de sécurité au sujet des attaques israéliennes contre des civils, et d'ordre de mon gouvernement, j'ai l'honneur de porter à votre attention la lettre ci-jointe d'un professeur d'université américain, qui décrit un exemple de tragédie humaine dans le village jordanien de Zahar.

Je me permets de demander que la présente lettre, avec la pièce jointe, soit distribuée comme document officiel de l'Assemblée générale et du Conseil de sécurité, et portée à l'attention du Groupe de travail spécial d'experts créé en vertu de la résolution 6 (XXV) de la Commission des droits de l'homme.

L'Ambassadeur,

Représentant permanent,

(Signé) Muhammad H. EL-FARRA

* Publié également sous la cote A/7940.

70-01438

/..

LINCOLN UNIVERSITY

PENNSYLVANIE

19352

Département des sciences politiques

le 13 janvier 1970

Monsieur l'Ambassadeur,

Je vous écris avec un sentiment de grande douleur pour vous demander de m'aider en me fournissant tous les renseignements que l'on connaît sur les dernières heures de mon cher ami, Abed Almojeed Mohammed Yousef Haza'mayah, du village de Zahar, près d'Irbid. Deux lettres séparées reçues aujourd'hui de Jordanie m'ont informé que son frère et lui ont été parmi les huit personnes qui ont été tuées dans un abri la veille du Premier de l'An, après que des roquettes israéliennes sont tombées sur leur pauvre village.

Je vous serais également reconnaissant de bien vouloir faire connaître comme vous le jugerez bon mes remarques sur Abed, ainsi que les deux notes qui m'ont informé de sa mort. C'est avec amertume et aussi avec une angoisse personnelle profonde que je constate que le bombardement du village d'Abed, qui a causé la mort de nombreuses personnes, n'a pas été mentionné dans la presse des Etats-Unis. Pour les directeurs de journaux de ce pays, les morts arabes ne sont que des "pertes", ils estiment qu'il suffit de leur consacrer un entrefilet dans les dernières pages. Au contraire, lorsque la guerre fait une victime israélienne, toute l'horreur de la tragédie humaine qui en résulte nous est décrite. Aucun journal des Etats-Unis ne parlera de mon cher ami Abed, et personne dans ce pays ne connaîtra la profondeur des sentiments que j'avais pour lui. C'était un homme réellement bon, un homme dont l'esprit généreux, l'affection pour sa famille et l'amour pour Dieu frappaient tous ses amis et tous ceux qui le connaissaient. Abed devait venir ici, aux Etats-Unis, quelques jours plus tard, pour vivre avec

M. l'Ambassadeur Muhammad H. El-Farra
Représentant permanent du Royaume de Jordanie
auprès de l'Organisation des Nations Unies
866 United Nations Plaza
New York (New York)

moi à Oxford, où j'avais fait des démarches pour qu'il soit employé comme mécanicien tout en faisant ses études. Aujourd'hui il est mort, et la place qui lui était réservée depuis longtemps dans cette maison, où des victimes de l'apartheid et du colonialisme portugais ont trouvé un abri, ne sera jamais remplie.

Laissez-moi vous dire quelques mots sur mes rapports avec Abed. Il y a deux ans je me suis rendu en Jordanie après un voyage en Afrique du Nord. A Amman j'ai par hasard lié conversation avec le jeune agent de police jordanien en faction à l'extérieur du Centre d'information des Etats-Unis. Ce jeune homme était Abed. Il parlait très mal l'anglais à l'époque, car il n'avait reçu qu'une éducation primaire. Mais il y avait chez lui un éclat du regard, une intelligence naturelle et une soif de connaissance qui ne pouvaient pas être contenus. Presque immédiatement j'ai senti qu'il était une de ces personnes rares que nous cherchons tous, mais que nous ne rencontrons pas souvent. Au cours des cinq années que j'ai passées à Lincoln University en tant que Directeur du Programme de bourses pour les réfugiés d'Afrique australe, je pouvais me flatter de pouvoir en général reconnaître un individu exceptionnel au premier contact. Abed était réellement un de ceux-là. Après mon retour aux Etats-Unis, nous avons correspondu fréquemment; il se faisait aider pour cela par son jeune frère, dont l'anglais était la matière principale à Zahar. En décembre 1968, je suis allé voir Abed dans son village sans le prévenir. Je participais à ce moment à la Conférence arabe sur les droits de l'homme à Beyrouth. A Zahar, le vent froid d'hiver et la boue m'ont incité encore plus vivement à aider ce jeune homme à faire quelque chose d'autre. J'éprouvais aussi des craintes en raison d'attaques israéliennes récentes sur Irbid. Cependant, étant donné l'absence évidente de toute installation militaire à proximité, Abed a apaisé mes craintes. Au mois de février 1969 j'avais résolu d'aider Abed à chercher une vie nouvelle. Je savais que sa famille était pauvre, et que son salaire d'agent de police lui permettait à peine de payer les études de son frère et de prendre soin des autres membres de sa famille, en particulier du fait que son père était décédé. J'ai donc pris pour lui un billet, payé d'avance, à la Pan American Airways.

A la fin d'août 1969, j'ai pu de nouveau m'arrêter en Jordanie après un voyage en Afrique du Nord. J'ai eu la chance de rencontrer Abed fréquemment, sans difficulté, lorsqu'il n'était pas de service, et le Ministère de l'information a eu l'obligeance de me permettre de me rendre dans son village en taxi. Là, j'ai rencontré d'autres amis et d'autres membres de la famille d'Abed, et j'ai partagé un charmant dîner pour lequel sa mère avait préparé un plat de poulet. Après que je leur eus expliqué la possibilité qui lui était maintenant offerte, les supérieurs d'Abed dans la police ont accepté qu'il cesse ses fonctions. Le seul problème à résoudre était celui du visa des Etats-Unis. Dans sa dernière lettre, datée du 17 décembre, Abed m'a dit que ce visa lui serait accordé peu après le 13 janvier 1970. Dans l'intervalle, toutes les dispositions étaient prises, et nous venions d'acheter un nouveau lit et quelques vêtements pour lui.

Au moment où j'étais à Amman avec Abed en août, j'ai vu un film réalisé par le Ministère de l'information jordanien sur le sort des réfugiés palestiniens et les bombardements et la destruction qui frappaient les zones civiles le long du Jourdain. Pendant que nous assistions à la projection, des larmes coulaient sur le visage d'Abed; il pleurait abondamment. J'ai été étonné de voir ce jeune homme vigoureux, si habitué lui-même à la souffrance, être si profondément ému par la douleur des autres. Pendant les quelques jours que nous avons passés ensemble, nous avons parlé de beaucoup de choses en dehors de ses heures de service. Son ardent désir de venir aux Etats-Unis l'avait amené à améliorer énormément son anglais, et maintenant nous n'avions plus de difficultés à communiquer. Il pouvait exprimer sans peine des sentiments et des idées plus profonds. C'est alors qu'il m'a dit une chose que je n'oublierai jamais. Il m'a dit que jamais, pour aucune raison, il ne désobéirait à son Dieu. Nous avons engagé cette conversation parce qu'il avait vu certains touristes étrangers résidant à l'Hôtel intercontinental de Jordanie qui goûtaient visiblement les plaisirs de la vie nocturne. Sans critiquer le moins du monde la manière de vivre des autres, il affirmait sans hésitation que les valeurs de son village ne seraient pas perdues. Il parlait avec affection de son père, et de la manière dont il lui avait appris à distinguer le bien du mal dans la vie. Etre un homme de bien comme son père était son but.

Aujourd'hui, Abed est mort. Sa vie, celle de son frère et celles des autres qui ont été tués avec lui par le bombardement israélien ont été une promesse qui ne pourra jamais être accomplie. Et ma maison qui, d'année en année, a accueilli, en nombre de plus en plus grand, des familles de réfugiés victimes du racisme d'Afrique australe et aussi des étudiants africains et arabes d'origines diverses désireux de se perfectionner, ne sera jamais bénie par la présence de ce jeune homme. Mais, moi, je n'oublierai jamais Abed. Aucun mot ne peut exprimer la colère que j'éprouve en pensant que mon gouvernement a dépensé l'argent de mes impôts pour équiper l'aviation de guerre israélienne. Je ne peux oublier que c'est une roquette fabriquée aux Etats-Unis qui s'est écrasée sur Zahar et a tué mon cher ami. Et aujourd'hui encore j'apprends que le sénateur Javitts et d'autres champions d'Israël cherchent à accroître l'aide des Etats-Unis à Israël. Et tout ceci, dit-on, pour défendre le "bastion de la démocratie et de l'humanisme" au Moyen-Orient.

Je vous demande d'exprimer à la mère et aux amis d'Abed, à Zahar, ma profonde compassion et mon affection. Désormais, je ferai tout ce qui est concevable pour aider davantage les peuples de Palestine et de Jordanie. Je ne m'attends pas à ce qu'aux Etats-Unis un gouvernement quelconque puisse surmonter le préjugé en faveur d'Israël qui s'est créé au cours des années dans nos moyens d'information, bien que divers sondages d'opinion aient montré que le peuple des Etats-Unis dans son ensemble ne souhaite pas que ce pays continue à défendre la cause d'Israël. Je peux cependant vous assurer que l'on n'étouffera pas ma voix. Tant que le sionisme ne cessera pas d'exister, tant que tous les habitants de la Palestine ou d'Israël ne verront pas leurs droits en tant qu'hommes et leurs droits politiques garantis dans un Etat fait pour tous, la paix ne sera jamais possible. Beaucoup de jeunes hommes comme Abed, et aussi beaucoup de jeunes Juifs, seront encore sacrifiés. Je vous prie de faire savoir aux gens de Zahar que je souhaite être considéré comme faisant partie de leur village. Bien que je ne puisse pas apporter un réconfort réel à la mère d'Abed, je vous demande de bien vouloir lui transmettre le chèque de 420 dollars ci-joint. C'est le prix du billet d'Abed, que la Pan American Airways m'a remboursé. Ma grande famille d'Africains d'Afrique du Sud, du Zimbabwe, du Maroc et de Tunisie se joint à moi pour prier Dieu d'apaiser la

douleur et de donner le courage nécessaire pour vivre des jours meilleurs. Bien qu'Abed ait été un fidèle musulman, je ne pense pas qu'il s'opposerait à la messe des morts qui sera dite ici, à Oxford, à l'église du Sacré-Coeur, pour le repos de son âme.

Doyen du Département des sciences
politiques et Directeur de
l'African Language and Area
Center,

(Signé) Richard F. STEVENS, Ph.D.
